

Au pays des chimères

Nothingwood de Sonia Kronlund

Zoé Protat

Volume 35, Number 4, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Protat, Z. (2017). Review of [Au pays des chimères / *Nothingwood* de Sonia Kronlund]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 34–35.

Au pays des chimères

ZOÉ PROTAT

Il y a Hollywood, la Mecque du cinéma occidental, ses grands studios et son histoire cousue de légendes. Il y a Bollywood, ses mélodrames épiques, ses chants, ses danses et ses 800 productions par année. Et puis, il y a « Nothingwood » ! L'auteur de ce néologisme est le réalisateur Salim Shaheen, qui qualifie ainsi l'industrie cinématographique de son pays, l'Afghanistan. Dans cette contrée sans studio, ni équipement, ni *starsystem* digne de ce nom, l'improbable Shaheen a réussi l'exploit de tourner plus d'une centaine de films. Des films d'une qualité médiocre, mais qui représentent à leur manière une drôle de porte vers la liberté.

Dans le domaine du documentaire, la découverte d'un sujet en or est souvent la clef de tout. Avec Salim Shaheen, Sonia Kronlund l'a définitivement trouvé.

Surtout connue pour son travail à la radio de France Inter, elle propose ici un premier long métrage qui eut les honneurs de la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 2017. **Nothingwood** est surprenant et farfelu, profondément sympathique, et a le mérite de lever un coin de voile sur un pays obscur. On ne peut que lui souhaiter un destin à la **Searching for Sugar Man** de Malik Bendjelloul (2012).

Annonçons immédiatement la couleur : pour un œil cinématographique habitué à un déroulement narratif logique, à des dialogues naturels et à une vraisemblance générale de l'ensemble, bref à un classique « film bien fait », les productions de Salim Shaheen sont terribles. Celui-ci tourne sans relâche et à la va-vite, accumulant les récits de guerre, les comédies musicales et les films d'action

dans une productivité qui ferait rougir Xavier Dolan et Woody Allen réunis. Ne reculant devant aucune extravagance, il recrute sa famille et ses proches, de ses huit fils à ses amis de toujours, et les fait tourner en anglais si l'intrigue le demande ! De toute manière, le réalisateur ne s'embarrasse pas d'un preneur de son : tout est postsynchronisé. Ses séries Z, qui affichent des scènes de combat assorties de ralentis « spirituels », des effets spéciaux de l'ordre de la blague et un jeu d'acteur digne du pire théâtre de boulevard, suivent un système de distribution alternatif entre DVD sous le manteau et projections inopinées. Et le plus étonnant, c'est qu'elles trouvent leur public.

En Afghanistan, Salim Shaheen est en effet une *star*. Pour nous qui le découvrirons, c'est un monsieur bedonnant et tonitruant, complètement infatigable, qui s'agite inlassablement dans un pays en guerre depuis 30 ans et boit du thé en toute circonstance — c'est sacré. Un Ed Wood moyen-oriental qui affirme le plus sérieusement du monde qu'il « risque sa vie pour le cinéma »... Tout cela, Sonia Kronlund le filme. Habituee des séjours en Afghanistan, elle s'éloigne des horreurs des combats pour mettre en lumière une autre forme de résistance. Elle s'attache aux basques de son sujet, le suivant jusque dans les zones risquées. Omniprésente mais discrète, elle ose parfois exprimer ses doutes et ses peurs, rapidement balayés du revers de la main. Qu'importe le danger, il y a toujours des images à tourner ! Et le public adore ces






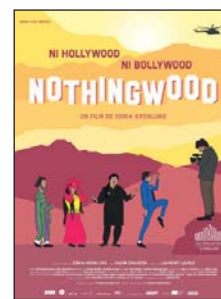
films qui offrent des «leçons de vie». La documentariste capte ces spectateurs, fascinés par ce qui se déroule sur le grand ou le petit écran, même s'il ne s'agit que d'une banale mésaventure de la vie quotidienne.

Entre deux chansons et courses de chevaux, Salim Shaheen met également en scène des épisodes de sa propre existence dans des œuvres autobiographiques. C'est l'histoire d'un petit garçon obsédé par le cinéma au point d'y courir à la moindre occasion, malgré les interdits et les punitions. Comme la plupart des gens de sa génération, il a abandonné l'école très jeune et ne sait ni lire ni écrire. À l'armée, il a trouvé le moyen de devenir chanteur; général durant la guerre civile contre les Soviétiques, il a enrôlé ses soldats comme figurants et a documenté son quotidien. Pour lui, la vie est littéralement un spectacle. Ce personnage plus grand que nature s'approche d'une sorte de délire, heureusement plutôt innocent, mais tout de même fort troublant lorsqu'il mêle cinéma et réalité tragique. Car en parallèle de toute cette création débridée qui s'effectue dans des paysages grandioses,

les attentats continuent de s'additionner dans tout l'Afghanistan.

Davantage reportage que proposition de cinéma, **Nothingwood** a ses limites formelles et ses petits défauts: un rythme parfois poussif, plusieurs répétitions et une narration presque atone. De nombreuses problématiques prometteuses ne sont qu'effleurées. Mais le film n'a l'ambition de faire ni un portrait général de la société afghane, ni celui de la situation des artistes dans un pays rigoriste, ultra religieux et en conflit perpétuel. Aussi excentriques soient-ils, Shaheen et sa bande de saltimbanques ont paradoxalement des vies très rangées. Deux personnalités se démarquent du lot: premièrement, une jeune femme ayant toujours rêvé d'être comédienne malgré l'opprobre frappant la profession, et deuxièmement, Qurban Ali Afzali, une figure d'exception. Dissimulé sous une burqa ou carrément travesti, cet acteur aux gestes précieux et à la voix haut perchée s'est fait une spécialité des rôles féminins, le tout avec une liberté qui force l'admiration. Comment ces gens négocient-ils leur grand écart entre les traditions et l'amour de l'art? Il y

aurait ici un autre film à faire. En attendant, celui de Sonia Kronlund témoigne d'un phénomène unique en son genre, tout en montrant le peuple afghan sous un nouveau jour, facétieux et anticonformiste. Même les talibans respectaient Shaheen et voyaient en lui un grand patriote. Incarnation réelle du fait de vivre ses rêves, le prince de **Nothingwood** prouve que pour certains, le cinéma peut aider à supporter la vie. (Sortie initialement prévue en novembre 2017; repoussée à l'hiver 2018) 



France-Allemagne / 2016 / 85 min

RÉAL. ET SCÉN. Sonia Kronlund IMAGE Alexander Nanau et Éric Guichard SON Emil Klotzsch et Matthieu Perrot MONT. Sophie Brunet PROD. Laurent Lavolé et Mélanie Andernach DIST. FunFilm